

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Pernette Marty

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marty, P. (1973). Poèmes. *Liberté*, 15(1), 39–54.

Poèmes de Pernette Marty

LE TEMPS BLESSÉ

Je vais les mêmes mots les syllabes dans les pas
Clouée dans la séduction d'une note exclusive
 ma propre seconde personnelle
 en révolte contre les hâchoirs de l'histoire
 jamais épuisée
 pas encore morte
 toujours
 dans la sédition du simultané

Mon temps me précède demain la veille j'écoute
le glouglou la succion le vertige
dans la stupeur de maintenant



Il se meurt de l'humain
Il se consomme du cri
 fabriqué de tous les mutismes
 tissé de toutes les terreurs
Il s'inarticule du hurlement
 dans l'affection du silence
Il s'innove de la souffrance
 de solitude à solitude
 dans la flagrance d'un regard unique

Et on vit
dans l'imperturbable de la respiration
Et on dort
dans la bêtise du lendemain
ailleurs
L'huile des jours nous oint les englués d'imaginaire
Canards de nos errances nous pratiquons la mare et l'épaisseur
[des eaux
la nage en indigence au cercle des douleurs
Je vais les mêmes mots la honte dans la bouche

●

Car
je t'aime
je t'aime je te vois
je te comprends vérité préhensible
je me cogne contre ta voix
je me débats transparence
cruauté de l'oeil
aucune porte pour partir

je t'anathème je me méprends
c'est toi que je bafoue en moi
ma vie contre une image
et j'offre pour l'absoute
le pré de mes mains où rouissent les rêves

vanité je tremble
dans un corps absent une mémoire morte

toute voûtée d'enfance j'assemble
les maigres mots piêtres épousailles

au gibet de mes jours sanglotent tes promesses
vérité
se décharne mon espérance

mais dedans la chair des heures
au profond de l'espace immédiat

nulle érosion ne te corrode vérité vérité
précieux assassin de nos ombres



Je vais les mêmes mots
je murmure l'équivalence du temps
je pas à pas dans les paroles
je bégaie la rue
avec un ressac d'éternité dans les oreilles
l'évidence trahit
ô rue présente dérogation à la vie
rue de réverbères de pluie de façades
je désavoue avec mes pas les paroles clouées vives

on a déchiré des sons humains jadis pas encore
les mots squelettes chuchotent

je vois la rue d'une chair opiniâtre
dans ma mémoire macère l'imposture
mais les souvenirs crient tout de suite
dans l'insolence de mes paumes



Dessous les pavés la plage
Dans le sel de ton sang la mer
Dedans ton corps tous les autres corps
et les voix les souffrances les temps

Je ne sais de quel espace je respire
du vôtre du mien ou de cette ville
pêle-mêle à crier

éclatés des hasards
perdus ici dans l'inadéquation à l'asphalte
c'est nous

je ne sais si les mains ont des allures de mouettes urbaines
mais le sang bouge à ton rythme de sel océan

on embarque à bord de carcasses
dans l'étonnement d'une première cellule
comment parler de la vie

Je ne sais dénombrer les minéraux
l'or des entrailles le fer des os
mais le sable en nous est multitude
comme nous en la poussière du monde

et nos bouches sont pleines de terre
et nos pas s'enracinent les uns les autres de nos pieds
voyageurs parallèles

Les pieds poussent racines à travers terre
vers le sol de pas étrangers

Nous ne nous savons pas contemporains de nous-mêmes

MÉTROPOLITAINES I

A ceux de 7 heures, de Plaisance à Marcadet-Poissonniers, de Montparnasse-Bienvenüe à Chevaleret ou Dugommier, de Luxembourg à Antony, de Pantin à Bastille, et à tous les autres.

L'impossible nous tient serrés
il fait trop chaud
en face de moi dort un homme
jamais le même
la vitre nous perpétue
transparents d'une ville en trois écrans et technicolor

le bruit gîte dans mes os
je vacille bardée d'une fatigue incroyable
vers les sommeils parallèles

nous les asphyxiés
voici les têtes de notre silence
multiple
porteur chacun de son visage
et taciturne
la pesanteur propre
à dépouiller pour la vie du jour ce futur qui revient
à récupérer à la sortie

toutes les chairs matinales vespérales
tous les corps
plient de lassitude
contre le fer qui nous emporte et plaint ses arrachements
dans la douleur de nous-mêmes

avec l'obstination d'une mécanique
avec le pathétique de nos pas
je réécris le même mauvais poème
il faut tuer les mots
dérouter cette sève en forme de sang
le temps coule comme les phrases

avec une carcasse réitérée
avec une silhouette certifiée conforme
je traîne dans mon corps celui-ci en vaut un autre
à la foire aux châssis nous sommes interchangeables

les faïences concaves régurgitent le suint de l'anonyme
on glisse dans le crachat séculaire
le balayeur d'ébène a pris tout le soleil
noir
la tristesse est un homme échassier
du Nil sans fleuve et sans regard

RUE DE GERGOVIE UN MATIN À LA LUMIÈRE À LA LUMIÈRE FURTIVE

j'obtiens l'accord de ta faiblesse
musicienne
tu nais par l'inadvertance des paupières
l'oeil t'éclaire soudain
fragile et debout
lumière au piège des projecteurs
lumière lumineuse qui boude dans le soleil
j'aime ta nudité
j'aime ta pudeur d'horizon
j'aime que tu sois lourde et maritime
je désire t'appeler océan à cause de la ville
je désire te nommer sel des toitures
parce que tu es l'embrun de chaque matin
parce que mes larmes te donnent
l'exacte saveur de la brume

le soleil est mélodieux ce matin
les maisons sourient dans la rue
je suis sensible à cette familiarité

il y a des arbres absents des oiseaux qu'on ne voit pas
il y a des feuilles muettes une douceur duveteuse une
[transparence de fenêtres
il y a des portes étonnées dans l'automne des mains ouvertes
il y a moi avec délicatesse
je marche sans en avoir l'air
je vais à ma rencontre avec bonhomie

je me croise avec fraternité
je me suis avec distraction
je me précède avec prudence se retourner ferait fuir mes pas
je me parallèle à foison

le soleil murmure tiède va devant je te conduis
le soleil chuchote au col de ma veste
tu ne me verras pas je te pousse
le soleil parle à toutes les oreilles de la vie
aux pores de cette seconde que j'inaugure
en respirant

il fait jaune calme un peu pâle
je lui cligne du coude

REVIENDRAI-JE EN LA MAISON

mon toit
il est au-dedans de mon intérieur
il pousse ses plumes sur la peau de toute maison
il parle bas à bras étendus
il porte la colline dans un sourire
il endort la neige en lui-même

toi le gardien d'horizon l'éveillé de l'absence
la tendresse de l'écaille sur l'oeil
toi le toit de l'écorce

il fait noir et blanc et calme dans ma préhistoire
passe la douceur la mémoire en la forêt

moi j'ai froid de ne pas avoir froid
mon pays tient rond dans une larme
le silence m'a été volé et cette main sur mon enfance

dans le langage où je vis
les pores de mes jours
il n'y a pas de terre

le toit en arrière des mots
sa fenêtre en implant de ma face
et l'auvent de la mémoire

ça goyasse en moi la bourbe du monde
j'ai un grand champ dans les côtes
un labour ouvert
et mal de mes pas dans les souliers de trait.

UNE DEMEURE INTROUVABLE

I

On a tous une vie dit le marin pêcheur tous
les Russes les Allemands tous
il faut vivre chacun avec sa vie
alors la guerre
les mouettes n'ont pas besoin de traducteur
les goélands se comprennent partout
c'est tout simple
je vous dis ça parce que j'ai voyagé je suis navigateur
les oiseaux ne font pas tant d'histoires

au Guilvinec à six heures du soir au retour des sardiniers
on débarque le poisson au milieu du parisien
étranger en son pays il ignore cette mouette du langage
comme les mille ailes qui tournent dans les mâts
l'homme dans le bateau dit la parole de sa naissance
celui sur le quai le devine vivre
chacun ailleurs dans le pays de l'autre ils traitent avec des
[mots en faux-fil
personne n'est dupe même l'espace d'un troc
ton regard d'horizon contre l'eau en prison de mes yeux

l'île aux goélands tient le même bruit dans sa bouche que le
[cri de connaissance d'Islande à Concarneau
l'homme qui entend les mouettes n'a qu'un langage
qu'importe Raguenès et son barbouillage de syllabes sur nos
[lèvres tel un soleil publicitaire
de Douarnenez à Audierne de Saint Guénolé au Guilvinec et
[Lesconil et Loctudi
par-dessus nous il se crie une mélodie humaine
avec le vol rose de l'oiseau
dans le roc et l'algue des voix et le vent couleur d'eau
comprenne qui peut on ne parle bien qu'avec
au fond de la gorge l'oiseau tacite le mangeur de poisson

II

la mer s'ouvre d'entre les mains
où tu renais au milieu des landes
bruyère aux pieds avec les abeilles
avec les ajoncs plus hauts que toi

l'eau dans la surdité du soir navigue vers l'île
l'eau lasse de ton visage
comme ce saint dont tu parlais qui traversa à pied la mer
où es-tu en quelques îles vers quels départs
ou bien comme les matelots
ne retrouverai-je que ton chapeau

au jardin du Doigt-de-Dieu
regardant la mer je vois le phare de Croix
au loin cela respire avec la patience de la parole

d'ici on ne part pas comment se désallier du pain salé du corps
d'aussi loin que je suis de la fin des terres je vois Belle Ile et
[Croix

la mer c'est quand on est tout petit et lavé et mis à la porte
[de n'importe quel souvenir

III

et l'odeur de poisson
et la marée et l'odeur des bateaux
demeurent
en vivant corps où la mémoire n'a de place

l'oeil à jamais séduit connaît sa séduction
le seul espace aéré vole en criant ô mouettes bêtes oiseaux
je sanglote sur un quai de gare ne me videz pas de ma vie
qu'est-ce que l'homme un peu de sable et l'éternel crachin
je me souviens de moi au jour d'à présent

et de vous tous parce que j'existe pour vous nommer
par la grâce de ce nom de vous sur moi et de ce nom de moi
[sur vous

la pierre à hauteur de lichen au menton
voici l'eau gris-vert
l'autre côté c'est la place vide
un décor de papier et de gouache trop forte
ma vie de guignol jetée en face
je tends le bras avec un cri d'enfance
entre Cassegrain et la caserne un café rose ouvre une porte
[d'éternité

trois ouvrières en bottes y lèchent une glace au goût de
[poisson
le silence tourné vers l'eau une vieille femme attend
son attente tient l'ampleur des Remparts et la Ville-Close
la ville fermée contre la mer dans un geste de pierre sur
[l'hôpital et le jardin
les maisons où l'on meurt ont regard sur le large
passe un navire hauturier blanc et lent
qu'importe s'il ne reste que quelque image trop lourde
on voyage en profondeur

PROVINCIALES

Place Saint Denis je m'attends à le voir discret avec sa tête
[sous le bras
l'asphalte luit l'eau coule entre les pavés la terre pousse
[comme la terre
en face une maison avec des fenêtres mortuaires
de l'autre côté les taudis d'époque chauffent la cathédrale
c'est la vieille ville orgueil du conseil municipal
les enfants rôdent
'on y a peur le soir
ils paraissent plus grands
leur voix ne mue que déjà elle dit rauque

Troyes-Montréal je bée devant cette borne kilométrique
inventant la mouette dans le vent de Champagne
non c'est une Sainte que l'on a clouée ici pour l'érudition
[des HLM
bergère de France bonne dame d'outremer un petit Peau-
[Rouge chante latin

je m'en vais vers Denis dans l'ombre
avec une tête pour l'offrande
à bout portant à hauteur de corps

POSTE RESTANTE

j'ai connu à Paris des enfants sans terre
avec les côtes à fleur de joue
des filles qui tombaient sur le comptoir au milieu des timbres
[à date
des garçons pudiques à tel point que leurs contes tenaient
[debout et eux de même

face au casier de tri d'un bureau gare à l'autre
des fiancés livides et polis
dans la cabine aux pneumatiques l'homme à la voix
[d'eunuque
amoureusement compulse
les philosophes taoïstes entre deux rouleaux

en province c'est plus calme la mort advient à d'autres
suis-je pâle c'est de ce mal revient-on au pays.
ma main a la forme de ta main mais pas d'une nation
prononce soleil je pleure pluie

merde disent les hexagonaux la francophonie ça nous
[connaît

Gérard trie le courrier depuis son mariage il a pris sept kilos
une femme jamais n'abolira les Antilles

Simon sera contrôleur il y en a dans sa caboche

Jean voulait faire flic mais c'est l'orthographe
il drague en pleurant le soir et ses matins de planque

voyez voyez la liste des avalés
on les remplace par ceux de la capitale
qui vont pâlir devant vos cathédrales
gémir en vos pharmacies

c'est nous de Monge et d'Auber ou simplement d'Auteuil
qu'on crève maintenant pour que vos fils parlent le langage
[d'empire

les ventres des sous-préfectures ça se remarque aussi

marie une fille de ton pays de ton village de ta rue
garde ton prénom ton accent tes éclaffe-beuse
ne t'occupe pas de justice

À LA TCHÉCOSLOVAQUIE MALGRÉ TOUT

je t'appelle Espérance
comme jadis mon balai
le jour où la fille tchèque partit avec larmes sans témoin et sa
[Bible de famille

je te nomme balai
plaine qui me lave le cœur

je plie au-dedans comme au-dehors sous la clémence du ciel
c'est toujours le même autobus

on prie comme on peut sous la pluie
si j'allais mourir pas pour leurs cercueils
mais comme les fumiers de chez moi
ces courtines du haut desquelles on prend le pouls du jour

mes poignets pour les racines et coule la veine des heures
il fait un temps de terre
que le vent m'atteigne

RUE SAINT-JACQUES N'IMPORTE QUEL JOUR

les gendarmes ont les yeux bleus
Saint Anselme aussi
et meure la séduction du sud
je n'ai de sang que mêlé
l'oeil noir l'hémoglobine mauresque
le crâne rond l'âme celte
l'accent parigot-helvétique
et la mémoire de nulle part
viennne le temps des mains sales
je n'use de savon en espérance de la résurrection
mouche-toi d'un revers tu n'as la noblesse du geste
mais l'allure bâtarde le poumon des villes
les gendarmes ont les yeux bleus
ceux qui matraquent ceux qu'on tue par le dedans
comme une mâchoire à pourrir
ah dentiste de l'âme pourfendeur de visages
qui dira la haine est gratuite salope cela s'apprend
l'os pour le dire le corps pour frapper
matraqueur matraqué
on vit le même regard
tu ne me tues que je ne t'aie pris
carcasse d'homme casreur poursuivi
si je cours sous tes coups c'est ton risque du métier

les gendarmes ont les yeux bleus
Saint Anselme aussi
et cur Deus homo
pourquoi Dieu s'est-il fait homme

PAYS

ici je ne possède pas une motte
pas un grain à émietter dans la main
pas même l'hospitalité des cendres

la grand'mère dort en mille poudres
elle s'éparpille bien au fond des forêts
j'hérite l'errance

pour n'avoir su pousser racines je perds le droit à la poussière

ce n'est pas d'orphelinat mais d'exil
il suffit d'une guerre
dont on n'a rien vu ni souffert

ça advient vite
à trois parents enfant on n'a plus personne
ce n'est ni une famille ni une maison
mais la vérité de n'être ensemble qu'une angoisse

un rien on est déraciné
même par procuration

sans ruisseau sans toit sans forêt
et mille ruisseaux mille toits mille forêts

ne feront jamais que devant les sapins Cardinaux je n'hésite
et je tourne sur un pied l'oeil vers la Dent d'Oche
pour ne plus voir le toit bas de mon enfance
les volets verts que ferme l'étranger de cette terre
le vaudois a repris la maison de ma naissance
je fuis en courant vers la forêt
les colons ont toujours tort

PERNETTE MARTY

(Extraits d'un recueil à paraître: *LES TEMPS PARALLÈLES*)